

BRETONS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

Bretagnes

La Bretagne première région sportive

- LE SPORT EN BRETAGNE, L'INVENTION D'UNE PASSION
- LES SPORTS BRETONS SONT-ILS VRAIMENT BRETONS ?
- L'ODYSSÉE DU CYCLISME, DU FOOTBALL, DU NAUTISME...
- LES SPORTS DE PLEINE NATURE
- LES SPORTS INATTENDUS
- SPORT DE MASSE ET SPORT D'ÉLITE
- LA RECHERCHE ET LE SPORT
- LE TOURISME SPORTIF EN BRETAGNE

- BERNARD HINAULT, MICHEL HOMMELL, JEAN GALFIONE, PATRICK RAMPILLON, MILOVAN SIKIMIC...

- DÉBAT AUTOUR DU TGV

n° 7

JUILLET-SEPTEMBRE

2007

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU
CONSEIL RÉGIONAL DE BRETAGNE

La Bretagne en question[s]

La Bretagne et les questions sportives

De l'émergence des premiers sports organisés comme tels à l'explosion des loisirs, comment les pratiques sportives se sont-elles organisées en Bretagne. De quelle manière la Bretagne se distingue-t-elle des autres régions dans le domaine du sport ? Réflexions sur l'histoire du sport en Bretagne et sur les caractéristiques de la première région sportive française...

Le sport en Bretagne, l'invention d'une passion

texte LUC ROBÈNE, AURÉLIE ÉPRON, DOMINIQUE BODIN, STÉPHANE HÉAS • illustrations NORA MOUREAU

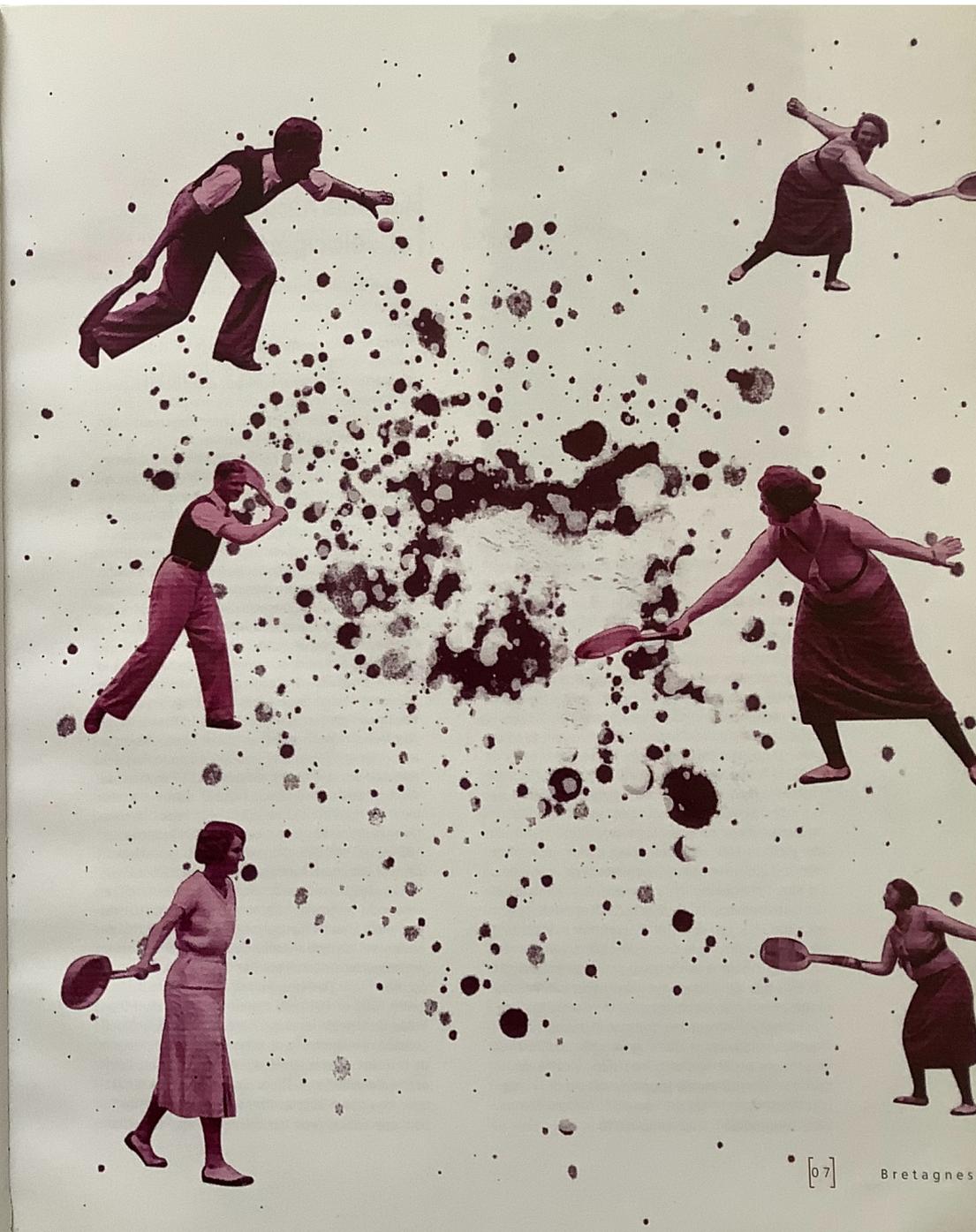
LE SPORT EST ENTRÉ EN BRETAGNE, AU MILIEU DU 19^e SIÈCLE, PAR LA MER... IL A GAGNÉ LES GRANDES VILLES (RENNES, NANTES) TOUT EN S'ÉTENDANT AU POURTOUR CÔTIER PAR LE NORD. SI CETTE DIFFUSION RESPECTE DES DYNAMIQUES CLASSIQUES EN FRANCE (PROPAGATION EXCENTRIQUE : DES FOYERS URBAINS VERS LES CAMPAGNES ; PROMOTION DES SPORTS MODERNES INITIALEMENT ASSURÉE PAR LA JEUNESSE SCOLAIRE ET LES ÉLITES), LA RÉGION OFFRE CEPENDANT DES PARTICULARISMES.

En Bretagne, l'implantation plus tardive et plus mesurée du sport en remontant vers la pointe de la péninsule reflète des déséquilibres entre Basse et Haute-Bretagne, notamment en matière de structures économiques et sociales ou en termes de dispositifs socioculturels. Le phénomène illustre également la difficulté à pénétrer les zones rurales les plus reculées, même si au-delà de la première guerre mondiale la concurrence entre patronages catholiques et laïcs joue, plus sûrement que tout autre facteur, en faveur d'une diffusion efficace du sport, notamment du football.

D'abord une histoire d'eau...

En 1846, la fondation de la Société des régates de Cancale, sur le modèle illustre des sociétés anglaises de yachting, marque les débuts du sport en Bretagne. Plus éloignée de la mer, la Société des régates rennaises (1867) affiche sa volonté d'« encourager les exercices et les courses nautiques ». Les compétitions de *rowing* (canotage), entourées de joutes nautiques et de festivités populaires, restent cependant l'apanage de la bourgeoisie locale.

Au-delà du yachting, qui se scindera bientôt en canotage et courses à la voile, affinant ses systèmes de catégories (embarcations, épreuves, distances), le





Gentlemen et vélocipèdes...

Au milieu du 19^e siècle, le sport ne désigne encore en France qu'un passe-temps aristocratique ou une prérogative mondaine dont les déclinaisons variées, allant du billard au bal ou au théâtre en passant par la vénerie, les courses de chevaux ou le yachting, délimitent autant d'espaces de sociabilité fermés au cœur desquels l'exercice physique n'occupe pas en soi une place centrale. Il s'agit là, comme le note Eugène Chapus en 1854, d'une « extension du salon mondain ».

À la fin du Second Empire, alors que le sport est encore assimilé au turf, la vélocipédie commence à rassembler quelques amateurs en Bretagne Est, avec la création du Vélocipède-club de Rennes (1869) puis du Véloce vannetais (1870). Nantes, pourtant plus proche d'Angers, foyer important du cyclisme associatif, ne connaît que plus tardivement les joies de la petite reine. Surtout, il faut attendre près de deux décennies avant de voir poindre d'autres initiatives comme celles des véloce-clubs de Quimper (1888), Morlaix (1889), Brest (1890), fédérés par l'UVF (Union vélocipédique de France). Ce mouvement, bien représenté dans le grand Sud-Ouest, le sillon rhodanien ou en Île-de-France, reste plus confidentiel dans la Bretagne d'avant-guerre. À titre de comparaison, pour les années 1895 et 1909, ne sont créées respectivement que 12 et 13 sociétés cyclistes en Ille-et-Vilaine, 8 et 9 sociétés dans le Finistère, alors que ces chiffres grimpent à 49 et 57 en Gironde, 47 et 67 en Seine-et-Oise, 53 et 127 dans le département du Nord ou 293 et 359 dans la Seine ! La construction de vélodromes (Vannes en 1893, Rennes en 1894, Brest en 1895, Quimper en 1897...), le développement des courses sur piste ou sur route (Paris-Brest-Paris en 1891), l'avènement du Tour de France (1903) et l'essor du professionnalisme ont en revanche assez largement favorisé la popularisation du cyclisme tout en participant à la mise en scène de destins sportifs bretons remarquables (Morin, Petit-Breton, Poulain, Bobet...). En offrant à la Bretagne d'intégrer le parcours du tour (entre 1903 et 1914 : 10 étapes bretonnes dont 9 en Basse-Bretagne), les organisateurs ont aussi d'une certaine manière renforcé symboliquement l'inclusion de la région dans le territoire national. Toutefois, l'empathie d'une Bretagne plutôt rurale pour un sport rude, pour les exploits spectaculaires de ses hommes forts, pour une activité enfin très vite perçue comme facteur

d'ascension sociale, a plus sûrement joué que tout autre élément dans l'invention d'une passion et d'une tradition cyclistes élevées par la suite au rang de culture sportive régionale.

Plaisirs balnéaires et cultures sportives

Dans la seconde moitié du 19^e siècle, le phénomène régatier s'est étendu aux villes du pourtour breton, gagnant Roscoff dès 1849, puis Brest (1852), Morlaix (1853), Lorient (1872), Le Pouliguen et La Baule (1876), La Trinité-sur-Mer (1879), Nantes (1882), Douarnenez (1883), Saint-Malo (1885), Vannes (1886)...

Au nord, dans certains secteurs plus ouverts sur les pôles dominants (Angleterre-Paris), d'autres pratiques distinctives ont accompagné l'essor balnéaire. Investissant dans le tourisme mondain, Dinard dispose ainsi d'une société de régates prestigieuse, le Club nautique de Dinard (1873), puis d'une société de tennis (1878), enfin d'un golf (1890). La trajectoire du golf, importé par les élites britanniques, reste cependant relativement modeste en Bretagne jusqu'à la seconde guerre mondiale : d'abord limitée au nord autour d'enjeux balnéaires concurrents (Paramé en 1890-1917 puis Sables-d'Or et Saint-Cast-le-Guildo en 1924), tentant par la suite une incursion plus tardive dans les terres (Rennes en 1954, Quimper en 1956) avant de reflourir dans un contexte social et touristique différent sur le pourtour breton à partir des années 1970.

Le développement du nautisme relève également d'une dynamique particulière. Au-delà des régates de l'élite, les perspectives de diffusion d'un modèle sportif éducatif et d'une conception plus démocratique de la voile, dans une région de tradition marine pourtant avérée, ont longtemps échappé aux Bretons. Dans les années 1930, le concept même « d'école » a fleuri ailleurs, d'abord sur la côte basque, à Socoa, ouvrant la voie au Centre Cassard de Nantes (1943), avant que ne soient créés le Centre nautique des Glénans (1947) puis l'École nationale de voile (ENV). Les activités nautiques scolaires ne sont venues que plus tardivement compléter, comme à Brest en 1978, les dispositifs de divulgation et d'appropriation de la voile qui permettent à la Bretagne de fournir aujourd'hui près d'un quart des effectifs licenciés à la Fédération française de voile.

La gymnastique au service de la nation

À la fin du 19^e siècle, les exercices physiques font également l'objet d'une promotion massive dans le domaine de la gymnastique. Les Bretons échappent d'autant moins à cet élan populaire que les perspectives patriotiques et républicaines dans lesquelles s'inscrit cette pratique, d'un caractère plutôt roboratif et disciplinaire, fortement marquée par l'idée de « revanche » après 1870, correspondent également à des combats idéologiques majeurs. Moralisatrices et patriotiques, les visées de la gymnastique sont aussi politiques : l'enfant-soldat est l'embryon du citoyen-soldat. Ce principe, essentiel, s'incarne d'abord dans l'exceptionnelle longévité des bataillons scolaires, particulièrement en Ille-et-Vilaine (1882/3-1896). Il est ensuite relayé par l'action de très nombreuses sociétés de gymnastique et de tir, à l'image de La Rennaise, La Redonnaise ou La Malouine...

Conçue comme une véritable alphabétisation motrice à un moment où se forge l'État-nation, la pratique de la gymnastique, rendue obligatoire à l'école en 1880, doit permettre la formation et l'encadrement de légions de braves petits Français. À l'endroit où reflue la langue bretonne sous les coups de boutoir de l'instruction publique, fleurit ainsi une gymnastique « républicaine », véritable instrument d'acculturation des masses. Les patois corporels, que matérialise notamment une kyrielle de jeux traditionnels très en vogue dans les campagnes bretonnes et les fêtes de pardons, se heurtent au poids de la culture physique légitime. Ce nouvel ordre corporel trouve son plein achèvement lors des parades et concours de gymnastique. Le succès de ces messes républicaines n'est jamais aussi grand qu'en 1914, lorsque Rennes accueille la 40^e fête fédérale de gymnastique de l'USGF (Union des sociétés de gymnastique de France).

Si les sociétés de gymnastique et de tir ont pu constituer en Bretagne une dynamique fondamentale, c'est que leur action s'est également enrichie de divages politico-religieux qui en ont stimulé la croissance. Dès le début des années 1880, la création de patronages catholiques a répondu à l'offre de gymnastique, assortie de quelques sports populaires, des mouvements laïcs. Lors du concours de Vannes (1912) ce sont près de 5 000 gymnastes appartenant aux

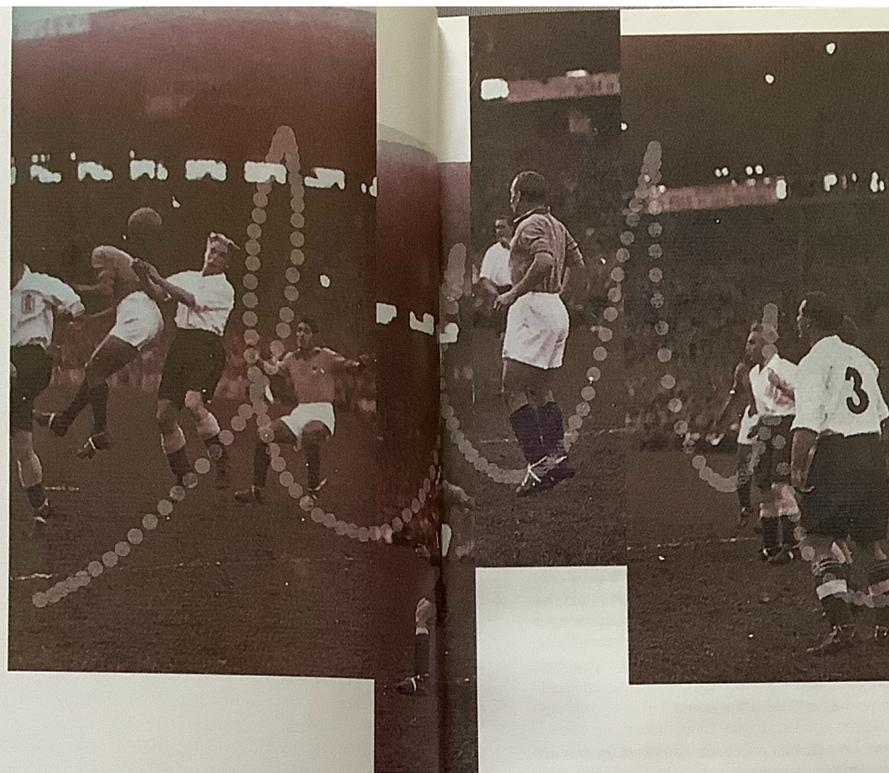
seules associations catholiques qui défilent et évoluent fièrement. Les patronages issus des œuvres laïques comme le Cercle Paul-Bert à Rennes (1909) vont également encadrer les loisirs de la jeunesse et répondre aux succès des catholiques par d'autres réussites, enclenchant une dynamique porteuse de nouveaux horizons. Les « Fêtes de la jeunesse » œuvrent ainsi, à Rennes, en 1924, au développement de la gymnastique féminine sous la férule du moniteur Édouard Bougouin.

Ce bras de fer qui vise essentiellement à recouvrer et préserver un contrôle sur la jeunesse en quadrillant le territoire breton de sociétés, d'œuvres et de patronages, a constitué une force de diffusion sans précédent des exercices physiques dans les villes et les campagnes. Une même dynamique concurrentielle a marqué la diffusion des sports en Bretagne, notamment le football.

Le football à la mode britannique

L'avènement des sports modernes reste incontestablement marqué en Bretagne par l'apparition du football. Cette activité est initialement introduite à Saint-Servan, par la jeunesse britannique, dans les années 1890. Elle se fixe également à Rennes à la même époque, sous l'impulsion de scolaires et d'étudiants venus de la côte Nord et de Normandie. Forts de ces influences qui s'enrichissent au gré de rencontres improvisées entre élèves et étudiants, puis de matchs face aux Avranchins, Nantais, etc., les lycéens rennais vont constituer l'ossature première du football local, à travers l'Armoricaine et le Football-club rennais (1895), émanation des Sports athlétiques du lycée, puis avec la création du Stade rennais (1899) dont l'officialisation ne devient effective qu'en 1901 et la création du SRUC, en 1904. Avec la création du Stade vannetais, en 1898, c'est un véritable réseau d'échanges et de diffusion à l'est de la Bretagne qui émerge.

La pratique s'implante plus sporadiquement dans quelques grandes villes côtières comme Morlaix, où sont créées trois équipes (1899), et Saint-Brieuc, qui bénéficie également de l'influence britannique, de l'impulsion scolaire et universitaire ainsi que du soutien plus spécifique du corps militaire.



Vers Brest, le phénomène tarde à se manifester. À partir de 1903 cependant, se succèdent les créations du FC Brest, du Stade brestois, de l'Armoricaine et, en 1904, de l'AS Lambézellec (future AS Brest). À Quimper, en 1903, l'Union sportive du lycée sert de base à la création du Stade quimpérois (1905). Lorient échappe encore à ce mouvement pionnier mais se montre plus sensible aux développements de la méthode d'éducation physique « naturelle » que Georges Hébert professe à l'École de gymnastique de la Marine.

En 1902, la constitution du Comité régional de l'USFSA marque le début d'une seconde phase. La compétition s'organise par systèmes de niveaux et de poules. Cependant le mécanisme privilégié et renforce les zones pionnières comme Rennes qui compte à elle seule 17 associations officielles en 1918. Le championnat de l'Ouest, ouvert dès 1904 est remporté à six reprises par l'US servannaise avant 1914, accentuant le caractère géographiquement restreint du fonctionnement de la compétition dominée par l'axe Saint-Servan-Rennes-Vannes. La domiciliation du comité local de l'USFSA à Rennes et la composition exclusivement rennaise et malouine de ses membres en disent long sur la concentration des pouvoirs. D'une certaine manière, la rébellion que constitue l'implantation à

Saint-Brieuc d'une antenne de la Ligue de football association, émanation dissidente de l'USFSA (1910), annonce les débuts d'une troisième phase de diffusion régionale du football au-delà de 1914.

Concurrence entre clubs laïcs et catholiques

La guerre a joué un rôle important dans la diffusion du sport. Elle a brassé les populations, favorisé les échanges et ouvert les Bretons à d'autres horizons. La pénétration du sport à l'intérieur des terres a également été facilitée par le relatif développement des réseaux de transport. Mais si le football touche dans les années 1920 des communes de plus petite taille (zones périurbaines et chefs-lieux de cantons), cette progression est avant tout la conséquence des concurrences accrues entre patronages catholiques et laïcs. L'engagement des patronages dans la pratique du sport, déjà amorcé avant guerre, autour de la séparation de l'Église et de l'État, s'est intensifié durant la période suivante. Entre 1919 et 1925, sur 300 asso-

ciations créées en Bretagne, ayant pratiqué le football, 155 concernent des patronages catholiques. Soit un peu plus d'une société sur deux.

Ce mouvement entérine le changement de signification sociale du football dès lors promu au rang d'« outil social ». Les patronages s'efforcent de conjuguer le succès de l'activité avec l'encadrement de la jeunesse, les curés de paroisse jouant alors le rôle d'agent de diffusion. Il s'agit de retenir les jeunes ruraux séduits par la ville, son style de vie et ses tentations. Surtout, il faut impérativement s'assurer d'une jeunesse toujours susceptible de rallier les rangs d'un ennemi voisin : les laïcs. Selon ce schéma antagoniste, Guingamp a déjà vu naître, en 1912, deux sociétés de football idéologiquement opposées : l'« En avant », groupement laïc issu de l'École primaire supérieure et le Stade Charles-de-Blois, émanation catholique du lycée Notre-Dame.

Contrairement au sud-ouest de la France où ce type de clivage a pu faire jouer une pratique sportive contre une autre (le rugby des laïcs contre le football des catholiques), c'est bien sur le même terrain, celui du seul football, que se concentre en Bretagne la lutte pour le contrôle de la jeunesse. L'effet principal de cette concurrence politico-religieuse intense est d'accroître durant l'entre-deux-guerres la diffusion du football bien au-delà des grandes villes, des chefs-lieux de cantons et des petites capitales bretonnes. Au total, sur la période 1901-1930, la création de patronages catholiques, affiliés à la FSGPF (Fédération sportive et gymnique des patronages de France), avoisine les 47,4 % du nombre total de sociétés sportives (584) ayant pratiqué le football en Bretagne. Selon cette logique binaire, la région s'enrichit alors d'une multitude de sociétés et patronages en suivant une progression circulaire qui couvre le territoire de « bastions avancés », devenant à leur tour des relais pour une nouvelle phase de diffusion encore plus rurale.

Cette rivalité et l'impulsion décisive qu'elle donne au football breton (au détriment d'autres jeux collectifs comme le rugby) sont constitutives d'une identité sportive régionale remarquable. Et même si d'autres pratiques comme le basket, sport de « patro » par excellence, ont pu suivre une courbe d'implantation géographique et sociale concurrentielle, notamment à partir des années 1930, le football reste encore aujourd'hui en situation de domination écrasante en Bretagne où plus de 80 % des communes possèdent leur propre club.

Le sport breton est-il vraiment breton ?

texte : AURÉLIE ÉPRON • illustrations : JULIEN COURTIAL

La multiplicité des jeux et sports traditionnels pratiqués en Bretagne est grande. À côté de ces pratiques anciennes disparues ou de celles qui perdurent, la fameuse lutte bretonne (ou *gouren*) connaît aujourd'hui un net regain d'intérêt : si la fédération regroupe près de 1500 licenciés, c'est en réalité plusieurs milliers de pratiquants occasionnels qui s'y adonnent. Une option *gouren* au bac n'existe-t-elle pas depuis 1998 ? Mais qu'est-ce qui constitue sa singularité ? Ce sport breton est-il toujours breton ?

Une pratique bien ancienne

Chaque société, chaque peuple possède, dit-on, ses propres modalités d'affrontement au corps à corps, marquées par les cultures qui les transmettent de génération en génération. Élément de la mosaïque bretonne, le *gouren*, dont les origines sont attestées dès le Moyen Âge, est souvent associé aux fêtes et pardons. Sa pratique constitue aujourd'hui un sport à part entière. Désormais féminisé, ce style de lutte celtique gagne les nouvelles générations attirées par la richesse motrice et la convivialité que lui reconnaissent ses adeptes.

Depuis sa première fédération, en 1930, la lutte bretonne affirme une volonté de concilier tradition et modernité, représentations imaginaires et réalités. Aujourd'hui essentiellement localisée à l'échelle de la région, elle se pratique également sur d'autres territoires, qu'ils soient dits historiques comme en Loire-Atlantique, diasporiques en région parisienne, ou celtisants (Championnat d'Europe des luttes celtiques). Nous sommes donc en présence d'une triple identité : synchronique, diachronique et territoriale. Mais le *gouren* est-il resté fidèle à lui-même ?

Cérémonial et identité

Entre le jeu et la lutte devenue sportive au 20^e siècle, il n'y a pas qu'une simple filiation technique, mais plutôt une histoire faite de discontinuités et de ruptures propres à transformer le jeu en un autre visiblement identique mais différent dans ses déterminants sociaux et ses significations. En apparence, le *gouren* semble inchangé, immobile, vestige d'un autre temps dont l'authenticité confine à l'anachronisme troublant. Mais, dans la pratique, comme dans la vie sociale, un ensemble d'éléments (rites, tenues, organisations, sociabilités...) se sont pourtant transformés.

Formalisé en 1930, le rituel du serment prêté par les lutteurs avant chaque tournoi est aujourd'hui érigé comme un des symboles traditionnels du *gouren*. Ce serment de loyauté a succédé aux formules, propres à chaque pays breton, qui scellaient les défis de nos aïeux. Ainsi standardisés, prestation de serment et salut (qui consiste à embrasser et serrer la main de son partenaire avant, pendant, à la suite d'une chute ou d'un temps mort, et après le combat) renforcent, par le devoir de respect, l'héritage. Mais cette éthique, inspirée de l'olympisme, s'érige en un cérémonial qui, en s'instaurant comme une obligation, perd sa spontanéité ancestrale. L'accolade ou la tape que le vainqueur d'un combat donne sur l'épaule de son émule, à la fin des ébats, sont d'autres signes évocateurs que les témoignages anciens décrivent et que les acteurs actuels prolongent. Ces manières d'être et d'agir, malgré des historicités différentes, participent à pérenniser l'esprit *gouren*, dressant ainsi les jalons d'une culture partagée qui fait sens pour la communauté.

Le *gouren* moderne peut classiquement s'observer sous deux focales particulières : une forme sportive aboutie se déroulant en hiver, en salle et sur tapis, et sa pratique estivale, sur sciure, lors de fêtes au cours

desquelles s'organisent régulièrement des tournois *mod khoz* (à l'ancienne). Les protagonistes s'y défient à l'image de leurs aïeux malgré des réaménagements contemporains (temps limité par exemple). Avant la mise en jeu des corps, un des lutteurs s'empare du trophée et effectue le tour de la lice. Un autre protagoniste doit alors relever le défi par une tape sur l'épaule de son émule avant que celui-ci ne réalise trois tours (gain du combat sans combattre). Les challenges perdurent jusqu'à ce qu'un *gourenier* remporte trois combats de suite ou bien lorsqu'il n'y a plus de lutteur n'ayant pas déjà goûté la sciure. Le vainqueur porte la dernière estocade lorsque par tradition il effectue son tour d'honneur avec le *maout* (béliet) sur les épaules. Ce moment constitue alors la quintessence d'une métaphore de l'héritage et fixe l'activité comme authentique car ancestrale.

Les lutteurs portent le *bragou* et la *roched*, réminiscences de la tenue du paysan breton des 18^e et 19^e siècles, adaptées aux exigences et à l'équité des rencontres sportives. Ces vêtements masculins sont ainsi reçus comme symbole du gommage de l'être social, devenu paradoxalement neutralité ou indistinction de genre mais reprenant les couleurs du *gwen ha du* et du *kroaz du*. Le corps « sportif » des *gourenierien* est ainsi le conservatoire des transformations d'une tradition de lutte qui, confrontée aux exigences de la modernité, renouvelle les ancrages identitaires de sa mémoire, tandis que le *gouren* adapté (*babigouren*, *gouren* féminin...) vient à son tour percuter et questionner aujourd'hui.

Rituels et sociabilités renouvelés

Les siècles ont façonné chez les lutteurs un nouveau sens du combat. Entre histoire et



sport, tradition et modernité, sociabilités et exigences de la performance, acteurs, lutteurs et spectateurs s'agrègent autour de cette pratique corporelle singulière pour en délimiter les nouveaux horizons. Tirailé « entre-deux », le *gouren*, comme d'autres ludodiversités arrivées jusqu'à nous, se perpétue, se transforme, se renouvelle. L'histoire montre aussi comment se transmet un héritage à la fois réel et fictif, une tradi-

tion (ré)inventée, pour légitimer le *gouren* en lui offrant des racines nobles. Le rôle des *gourenierien* est décisif dans cette position ambiguë : il s'agit de légitimer la lutte tant comme une pratique sportive que comme un conservatoire de culture.

Ces transformations traduisent, de fait, comment la culture du corps s'est elle-même modifiée. En même temps que ces traits structurent le *gouren*, l'activité est en retour porteuse d'un signifiant véhiculé par et pour ses adeptes dans leurs façons d'être, d'agir, de penser et de construire leur culture. Si certaines de ces caractéristiques évoluent, ce n'est pas pour autant qu'elles ne traduisent pas la permanence d'une expression communautaire : le jeu n'est pas simplement reflet d'une culture et de ses valeurs, mais il en est aussi le producteur.

La pratique montre donc qu'à la dichotomie classique tradition-modernité se substitue un espace source d'une possible articulation des valeurs. Le jeu sportif ou sport traditionnel, dans ce processus de compromis, s'inscrit à la croisée d'événements modernes et de faits ritualisés, dans lesquels l'identité est continuellement en jeu. ■

